

Buffet Poétique à Frontignan



À la santé des poètes

3^e buffet

BUFFET POÉTIQUE À FRONTIGNAN

6 décembre 2024



Thème : BLANC

Auteurs des poèmes lus
(lus par l'auteur en l'absence de mention contraire)

Aussenac Dominique	4
Barbusse Anne	5
Belin Anne, <i>non lu</i>	37
Boyard Jean-Claude	9
Bruneau Catherine	11
Canta Catie	15
Chassefière Éric, <i>lu par lui-même et Fanny Chassefière</i>	16, 19
Cheref Nadège	20
Chevalier Quine	21
Ech-Ardour Pierre, <i>lu par Éric Chassefière</i>	17
Enocq Chantal	22
Jaroschek Ida, <i>lue par Catherine Bruneau</i>	13
Jeanjean Anne-Marie	23
Kanié Anoma, <i>lu par Janine Rabat</i>	30
Leiris Michel, <i>lu par Fabienne Schneider</i>	35
Nelli Renat, <i>lu par Roselyne Camélio</i>	14
Nobecourt-Seidel Régine	25
Pierra Gisèle	26
Portes Agnès	28
Rabat Janine	29
Ramonéda Joseph	32
Rouquette Max, <i>lu par Roselyne Camélio</i>	14
Salehzada Marie-Agnès	33
Sanchez Patricio, <i>lu par Éric Chassefière</i>	18
Turiel Michel, <i>non lu</i>	39

DOMINIQUE AUSSENAC

Humidité du blanc

Je voudrais parler ici de blancheur,
De blancheurs assassines.
De laitances, de semences
Car les laits sont toujours troublants,
Troublants, si nourrissants.
Je voudrais parler ici de blancheur,
De seins ronds, redondants,
De substances opalines, de parfums indécents
Qui poissent, froissent et croissent.
Je voudrais parler ici de blancheur,
D'embruns, d'écumes, de perles océanes
Car les flots essaient le frai
Celui des cétacés et celui des amants.
Je voudrais parler ici
De l'ivoire des ruts et du corail rouge sang
De l'immaculée conception,
Odalisque étendue
Sur des draps de soies pas toujours blancs.
Oh oui, oh oui, oh oui !
Je voudrais parler ici de la blancheur
Du blasphème et de celle des hosties
Du jour, suspendu sur un fil,
Qui hèle à la fenêtre
Des orgasmes infinis, des envols, des survols
Ainsi que des frottements, des beurres du désir,
Et la soif de plaisir .
Je voudrais, je voudrais,
Mais suis vraiment trop timide,
En rosis, en rosis
En deviens tout blanc,
Oubliez ! Oubliez tout ça !
Je m'en vais, je me tais !

Fabrègues, le 26/11/2024

*

Blancs secs

Le blanc est matière.
Matière à écrasement,
A engloutissement.
Le blanc est craie
Et miaule, tel un chat
L'envie furieuse, d'être martyrisé,
Concassé, écrasé.
Nous la broyons au pilon
Dans un mortier de glaise,
Nous le broyons au pilon
Dans un mortier d'acier.
Nous broyons l'ail du blanc,
Avec des airs obscènes.
Des airs vagues et communs
D'enfarinés formatés,
Prisonniers de nos cuisines émaillées
De quotidienneté. De cruauté.
De quant à soi. De terreurs domestiques ou pas.
Nous broyons le noir du blanc,
Sur l'inox de nos petits riens intimes.
L'ail du blanc, nous en poudrons
Aussi nos cheveux,
Avec le poivre et le sel.
En tartinons nos âmes
Pour attirer la lumière, avaler le soleil,
Brûler le blanc des yeux jusqu'à cuire nos pupilles.
Sans ne jamais pourtant
Atteindre voyance ou simple lucidité.
Nous en barbouillons nos rides, nos mauvaises fois,
Nos points noirs, nos ulcères les plus ostentatoires.
Dans nos théâtres No, nous en fardons nos peurs,
Nos désirs et nos joies, nos larmes et nos drames.
Et ce, dans la certitude de la mort. De la mort sûre.
De la mort blanche,
Sa béance, ses transes, ses rictus, ses audaces.

Le blanc est la solarisation d'un temps passé,
La jetée d'un Chris Marker, la pellicule d'un film qui brûle,
Un précipité de sulfure et d'acide,
Qui se jette torrentiel dans un aven de neige,
Le trou blanc d'un œil d'inuit, les orbites d'un crâne
En quête de tous ses os, ses fémurs, ses tibias.
Le blanc est un or blanc, un pur précipité,
Une rose, un lys, un cri sans thème.
Le blanc appelle à être sali, nous le maculons
De tâches indélébiles. Le blanc, même teinté,
Laisse voir ses racines. Nous buvons le blanc sec
Jusqu'à l'enivrement, la rencontre de l'âcre
Et puis de l'amertume.
Nous commençons des blancs, enfantant le silence.
Nous en restons blancs becs,
Blancs secs
Blancs de peur,
Blancs de peau.
Nous en restons blancs de peau et de peur.

Fabrègues, le 05/10/2024

DOMINIQUE AUSSENAC

ANNE BARBUSSE

Hotel by the river ou au bord d'un néant très blanc
des hommes d'un côté des femmes de l'autre ne se rencontreront
jamais c'est là toute la gageure et aussi la déception narrative qui fait
mouche

des deux côtés on se plaint des rapports de couple mais chez les
femmes c'est plus violent, elle a été brûlée, porte brûlure au poignet
sous un gaze fin

chez les hommes il est question de divorce d'un frère qui se méfie des
femmes pour ne pas souffrir

les artistes évoluent dans ce monde en noir et blanc le père poète a écrit
un recueil et comble de l'in vraisemblance le personnel de l'hôtel le
reconnaît en tant que poète telle une star médiatique

le fils cinéaste n'est qu'un double du cinéaste, il commence à prendre
son envol mais le poète aussi est un double du cinéaste, car Hong Sang-
soo porte son cinéma à une telle épure qu'il flirte bien plus avec la
poésie qu'avec le roman

la neige dans tout ce noir et blanc est un viatique nostalgique une
possibilité de la paix la quête d'un monde blanc avec silhouettes
humaines noires par-dessus comme des taches ou des points
d'interrogation suspects

de toute manière la mort dans l'encadrement de la porte, le suicide
incongru comme une non-réponse de l'art
le visage rapidement filmé, pantin désarticulé

pendant ce temps les filles dorment toutes deux dans les bras l'une de
l'autre elles sont habillées de blanc les draps du lit sont blancs comme la
neige tombée d'un coup

l'homme pourtant a trouvé les filles tellement belles ne les rencontrera
pas

l'homme appartient simultanément à la terre et au ciel comme les deux frères que le père accueille visiblement après longue absence

pourquoi le poète se suicide-t-il
pourquoi la neige est-elle si blanche derrière les SUV noirs
pourquoi cette voiture était-elle celle de la jeune fille et comment la reconnaît-elle
qui préside à la construction déviante des récits
quel est ce monde *by the river*, cet hôtel moderne et muet, traversé de modernité et de vastes vitres vierges
qui préside à ce ballet de noir et blanc sinon la caméra poétique et légère, effleurant à peine la douleur, l'essaime sans le dire (le cinéma est une épuration évaporée de l'intérieur)

la visualisation stylisée de la mort contemporaine
l'intégrité biaisée de l'archétype
la lumière optimale parce que neige
(ces films de neige de la fin de *La Sirène du Mississippi* aux *Criminels* de Losey, cette luminosité de neige qui éclaire le cinéma de l'intérieur, lueur venue du sol, ciel-terre mêlés)
cette blancheur de cinéma, contredisant l'obscurité de la salle
synthétisant toute lumière stylisant
toute réalité trop sombre trop déviante

alors la neige
ce sur quoi se pose la réalité
(les silhouettes noires stylisées)
la lumière sculptée
ce que l'écran révèle hors la couleur
le visage simplifié du cinéma

la blancheur n'est pas la non-culpabilité
juste
la possibilité de la conscience de

à propos de Hong Sang-soo, *Hotel by the river*, 2018.

ANNE BARBUSSE

JEAN-CLAUDE BOYARD

Le blanc a son féminin
Sous la main du musicien
Sa place occupée entre
La durée et l'intensité
Il est aussi parfois médical
Cuisinier ou minéral

Il a son silence profond
Lors de l'humiliation
Car le blanc est un peu gris
Lorsqu'il est sali
Et s'en remettre lui demande
L'abnégation de l'effacement

Il est le fils aîné des photons
Mais n'obéit pas c'est sa façon
De refuser l'acceptation
Du manque de coloration et
Face à son comparse le noir
N'a résistance que l'accueillement

Si, vierge d'inscrits il reste longtemps
S'affiche aux lignes écrites des poèmes
Résiste au diktat des théorèmes
Cela devient spirituel événement
Qui porte en lui jugement de pureté
Même, c'est un comble, de sainteté

Il est de la neige comme du nuage
Ne reste jamais dans la marge
S'il s'éclipse sous les mots ou le trait
C'est pour ne pas être imparfait
Rester pur et très motivé
Même quadrillé de lignes imprimées

Le blanc est couleur
Le blanc n'est pas rouge
C'est bien entendu
Le blanc n'est pas bleu
C'est vraiment évident
Le blanc n'est ni rouge ni bleu
Mais il bat au vent avec eux

BLANC

JEAN-CLAUDE BOYARD

CATHERINE BRUNEAU

Mi-nuit

Mi-nuit
Comme si la nuit pouvait se partager
Entre l'aile blanche de la colombe
Et la gorge noire de la corneille
La chouette ne bouge pas, hiératique
Ses yeux n'éclairent rien d'autre que son âme
Peut-être le vent pourrait-il ranimer sa huppe
Mais non, rien, la nuit est entière
Que faut-il espérer
Maintenant que la respiration n'est plus
Arbres, pierres, feuilles
Ne connaissent plus rien du tremblement
Et les pensées vagabondes, arrêtées là
Comme pétrifiées par les étoiles

*

Émoi

Je ne saurai jamais assez
Dire l'émoi du corps
Saisi par la lumière
Celui de l'autre aperçu dans la clarté du soir

Le mien, enfin abandonné
À cela, si simplement
La brise de mer n'y est pour rien
Ni le clapotement de l'eau

Ni les rides sur le sable
Encore moins les longues traînées blanches dans le ciel
Je ne vois rien des oiseaux qui s'égaient
Des fleurs qui s'ouvrent aux insectes

Seul le voile de lumière
Qui irradie le corps
Seul cet or-là qui le fait danser
Est entré dans mon cœur
Et l'a rendu léger

*

Le silence

J'irai au-devant de vous, sans faillir
Mais de qui, de quoi parle-t-on ?
Elle se verrait bien accepter l'invitation
De ce nuage noir, dressé devant elle,
Qui voudrait bien danser sur le chemin

Elle se verrait bien drapée dans la nappe blanche
Se laissant emporter par la bourrasque du soir
Elle se verrait bien précipitée dans les fonds marins
Au milieu de poissons inconnus
Pour baiser leur bouche béante et se perdre avec eux

J'irai au-devant de vous, avec la force des éléments
Vous me verrez coiffée des algues arrachées à la terre
Brandir les branches enlevées aux forêts
Libérée de la peur, animée d'une liberté dévorante
Dépouillée de toute armure, nue sous le reflet de la lune

Femen résolue, marchant à grands pas
À grands cris, contre l'oppression
Contre les souffrances infernales
Distribuées sans relâche
À toutes les faces de ce monde

Un jour peut-être, le bruit des bottes cessera
Mais qui sait si le silence alors
Ne sera pas total

CATHERINE BRUNEAU

Blanc velours

Blanc velours d'un ciel avancé
dévale les horizons

jusqu'à nos mains, nos mains bleues

Elles recouvrent le lac gelé
les danses involontaires, les souffles non maîtrisés

Belles, silencieuses, elles s'approchent
de la mort, de l'hiver annoncé

soulèvent des voiles, ouvrent l'éclair

Le chant des gitans, notre fièvre céleste
la ferveur de nos pieds

Tout est réuni
Nos lames, nos larmes, la liberté la liberté

Sous couvert de l'orage, nos gestes
Un tigre à nouveau se couche dans la mer

IDA JAROSCHEK, EXTRAIT DE « A MAINS NUES » (ALCYONE, 2022)

ROSELYNE CAMELIO

SOUVENIR DU LAURAGAIS

Dans la ferme perdue
au bout du blanc chemin,
une terre inconnue s'endort,
nue au niveau des songes

La farouche senteur
des semences ailées
tombant des frondaisons

enivre son sommeil...
La jeunesse et l'Été,
qui font le tour du monde,
écoutent un instant

son beau corps d'ombre ardente
respirer la folie
de la nuit pécheresse

RENNAT NELLI

Parce que ses yeux s'enchantent de la lune
claire dans le ciel obscur
un crapaud de l'été doucement nage
dans l'eau plane, pur miroir.

Plus haut que la plus haute branche
elle, qui glisse éternellement,
descend, et dans l'eau, un moment
danse pour lui en robe blanche.

MAX ROUQUETTE, LE CRAPAUD.

CATIE CANTA

Blanc de blanc

Du blanc en décembre,
Aussitôt la neige s'impose.
Pour moi ce sont plutôt
Les montagnes russes,
Grande roue de mes émotions.
Les blancs furent la hantise
De mon adolescence,
Depuis ma rencontre avec
Madame Jocteur-Monrozier.
Ce nom fleurit enseignait
Le français, le latin et même le grec.
J'étais première en récitation,
Le latin fut victime de ma dyslexie.
Ma mère me sentait littéraire.
Elle refusa la cinquième moderne.
Le verdict finit par tomber,
Je devais redoubler.
Je me revois au tableau,
Pour la dernière récitation,
Travaillée avec application,
Au moment de parler
Tout le bestiaire :
Chat, belette
Ont eu l'idée de faire
L'école buissonnière...
Pas un son pour me sauver
Blanc total avec zéro pointé.
Moralité : les blancs becs
Sont rois des antisèches.

CATIE CANTA

ERIC CHASSEFIERE

SALINS DE FRONTIGNAN

Habiter ce chemin
cette langue du ciel
à l'entablement des blancs
Ce miroir en tout de l'écoute.

Il n'est en ce lieu
de l'indifférence des rives
d'autre lieu que soi-même
d'autre rive que le temps.

Se laisser aller au temps
marcher de vivre
en ce paysage de lisières
on ne sait d'eau de ciel.

Il n'est en ce cœur du monde
d'autre chemin que la lisière
d'autre horizon que le chemin
qui pour délivrer enlace.

*

Venus se perdre là
avec la mouette heureuse
à la lèvre du chemin
entre terre et ciel.

Ici on n'a pas d'ombre.
La lumière de sel
monte des étangs
Le flamant en est le dessin

à l'alphabet muet
parmi les langues.
Roseaux et nuages
transparence du désir.

On ne sait revenir
un horizon en cache un autre.
La lumière seule nous guide
aux lointaines anses de nuit.

ÉRIC CHASSEFIERE

Au jour du massacre
enfouis en la terreur
à l'ombre d'une barque
vous prîtes la mer
Brûlent en ce théâtre
les écluses célestes

Du fond de cale devant
l'immensité des eaux
tanguées de l'abîme
aucune colombe lâchée
vers une terre en vue
ne vous revint messagère

Ensanglantée la mer
et croulant le ciel
du sursaut d'idées noires
sous l'aile de l'espoir
tendue la main
secourut l'arche

Délivrée du déluge
engluée en les replis
d'asile administratif
de centres de rétention
vous précipite la fuite
en l'immonde ténèbre

Bulletin météorologique : Cette nuit à Licata¹, larges éclaircies prédominantes. Pas de précipitations. La fiabilité de la situation est excellente.

PIERRE ECH-ARDOUR, EXTRAITS DU RECUEIL « PIRE EST LA MER QUE LES DESERTS », DEDIE A SOS MEDITERRANEE, A PARAÎTRE AUX EDITIONS DOMENS.

Te souviens-tu de Temuco ?
C'était là que t'attendait un train à vapeur. Le brouillard...
L'odeur du bois. L'espace. D'où jaillissaient des arbres
sans visage. Une pluie invisible. Et puis, ce train immobile
au milieu d'un nuage couleur de marbre. C'était la fumée
qui traversait les Andes. Un gouffre de silence. Des bruits
métalliques. Un sifflement. La vapeur. L'espace. Et cette
locomotive dans l'abîme de ta mémoire.
Pendant qu'une rivière scintillait tel un serpent de feu.

PATRICIO SANCHEZ

¹ Ville de Sicile édifée en bord de mer, Province Agrigente.

FANNY CHASSEFIERE

La musique est là sous les doigts
toujours à l'instant de naître
elle chante au fond des mains
comme l'oiseau libéré de sa nuit
s'élevant au rêve de la mémoire

partager ce regard qui est en nous
sentir comme la musique regarde loin
comme est profonde son étreinte
lumineux le paysage d'enfance
qu'elle vient éclairer de son silence

se laisser couler dans sa temporalité
faire nôtre le temps de la musique
sentir comme cela respire en nous
comme dans l'herbe d'été est ample la foulée
puissant le chant des arbres bercés de vent

savoir que la musique naît de l'arbre
que l'arbre est en nous
que de nos mains posées sur le clavier
c'est notre mémoire que nous faisons chanter
éveillons au souffle de la vie qui nous traverse

ÉRIC CHASSEFIERE

NADEGE CHEREF

La difficulté c'est toujours de saisir le moment,
où l'on voudrait ne plus exister,
où l'on voudrait s'échapper
dans l'air qui troue le temps.
La musique est toujours la même,
on attend,
on suffoque,
on gémit,
on sent parfois le grésillement d'un orgasme liquéfié.
Et quand le jour se lève,
il a toujours la même odeur,
l'odeur du ventre de la terre.
Alors, on plie son angoisse
comme un linge humide,
dans un lit d'asphalte et de lumière,
juste pour s'étourdir, immobile,
dans l'innommable.

*

Heureux soit celui qui chemine la tendre lassitude du ciel,
pour boire le nectar des étoiles
et faire l'amour avec la mort...

Hier encore,
j'ai eu ce sentiment d'à côté,
la douleur inéluctable de ne pas être de ce monde.
De faire face à ces dents acérées qui baisent ma crédulité.
Bizarrement,
l'instant est souvent placide,
inopiné, incisif et intrusif.
D'une cruauté infaillible.
Comme un poison sucré qui lèche le silence.
Cela ne me dérange pas, que vous soyez cruels,
ce qui me dérange,
c'est mon immobilité,
une immobilité phallique,
flasque,
et tyrannique,
qui tétanise mon enveloppe de petite fille.

NADEGE CHEREF

QUINE CHEVALIER

XIX

À Camille Clandel

Tant de beauté de force
à en crever
on sent le feu le long de la pierre
percussion
de ce qui naît
affleure veut être
à l'encontre

tailler couper afin
que prenne forme
dans l'encoignure
du rien la vie la fougue
un regard
éraflure

visage ô visage
levé tendu
vers la toute blanche ardente
première neige

QUINE CHEVALIER

CHANTAL ENOCQ

BLANC

L'écho de ton espace mental
lui fraie un chemin d'encre.

L'incertitude de son pas
ne dérangera pas le blanc
de ton cœur.

Un vacillement entre toi et elle
un vacillement entre le dur et le mou.

Ton changement d'angle d'attaque
est encore possible,
la feuille le sait.
Elle risque de s'effriter si
le temps est retardé.
Nous n'aurions pas pensé de créer cela en agar - agar.

Au loin, plus loin
une pâte a trainé
dans un coin, s'est solidifiée
en une spirale cérébrale.

Le blanc de ton cœur
a re-formulé
ce mouvement de bascule
dans un bas fond infondé.

CHANTAL ENOCQ, EXTRAIT DE « UN 3 TEMPS » (ENCRES VIVES, 2024)

ANNE-MARIE JEANJEAN

BLANC

Blanc... blanc ? ...Blanc !!!
du silence mortifère
- ou trop bruissant de non-dits
le mot s'installe
sans ma permission
juste à évoquer... le papier grand buveur d'encre
des os sans leur chair
le deuil impossible
levure travailleuse - LE MOT- insiste - se répète -
(le chanter en d'autres langues le ferait-il taire ?)
Blanc - éclair sec ou insidieux de la mémoire qui occulte...
blanc reste blanc...
dans le froid de ce qui semble oublié - sans en être -

MAIS

blanc peu à peu se moire - et laisse filtrer - à travers le lettrage simple
ou très sophistiqué de ce mot..
laisse filter comme une furtive souplesse ondulante qui se glisse en
silence au pas feutré - souple - nonchalant ... toujours si
troublant de ce qui... *sans ma*
permission... réverbère la lumière et s'annonce
de son chuchotis modulé - vocalisé - caressant - roucoulé
Ensorcelant appel de mon fétiche blanc
du fond des âges dénouant - déroulant - un enchevêtrement de
multiples mémoires
quand l'ai-je rencontré ...
pas au bord de l'eau - non - pas sous le grand chêne - non - juste au
creux d'un livre
et ce jour-là... ce jour-là...

Il a rompu sa chaîne pour ne plus tourner autour du large tronc et
m'emmener dans le labyrinthe du monde que sa fourrure blanche
illumine devant mes pas il me conduit - murmurant en toutes langues
secrets et légendes -

chat blanc... si savant...

m'entraîne vers les oiseaux d'Ispahan
vers les grands archers persans et même jusqu'en Chine

Chat blanc... si savant...
prodigieux guide que le chat de Pouchkine

Et le temps a filé - filé -filé... depuis ce jour-là - il y a si
longtemps... mais
*ce Chat blanc-là - indéfectiblement - toujours toujours agissant
ne fait que ce qu'il veut*

ANNE-MARIE JEANJEAN

REGINE NOBECOURT-SEIDEL

Fragile blancheur

Voyez sur le firmament ce lilial pétale évanescent,
Virgule fragile dans le phrasé d'une ode langoureuse,
Virginale offrande d'un été finissant !
Est-ce une mouette froissée au-dessus des toits ?
Est-ce l'âme d'une céleste vierge bienheureuse
En quête de son inaccessible étoile
Au bout de l'ongle nacré d'une aurore de neige ?
Est-ce le flocon perdu d'une saison qui s'affole
Dans un rai de soleil s'oubliant sur le laiteux d'un sein ?
Est-ce l'éclair d'un papillon, miroir d'au-delà,
Frôlant l'avenir d'une corolle ?
N'est-ce pas tout simplement un petit nuage en apnée
Dans la mer profonde d'un ciel étonné d'un soir d'été ?
Non, je crois que c'est la colombe de la Paix,
Déjà dans le lointain, qui se trahit
En plein cœur d'un cumulus d'amertume.

GISELE PIERRA

L'inquiétude du regard

Photographie

Un paysage de ciel et de colline en arrière-plan. Au premier, un étrange pique-nique de campagne de dix enfants et deux adultes. Ce doit être un automne sec. Un ciel gris empreint de fumée ouvre largement la ligne d'horizon. Une longue colline élève le regard sur un terrain vaguement brun et caillouteux. Ici se déroule une scène de pique-nique étrangement menacé par un feu. Tous les enfants sont debout, tournés vers ce feu pour le moins inquiétant, qui semble s'approcher d'une grande table à nappe blanche. Apparemment délogés de leurs chaises et bancs de bois, ces jeunes gens manifestent des émotions de crainte, de surprise ou de joie, que leur procurent les flammes vives si proches d'eux. Seule une femme vêtue de blanc reste assise et mystérieusement sereine.

Flammes

Ce qui semble n'être qu'un feu de broussailles a néanmoins gagné dangereusement la branche d'un grand arbre peu feuillu situé à quelques pas de là. Le muret séparant la campagne du terrain caillouteux où se trouve la longue table, accompagne le feu qui s'écoule tout au long et crépite. Par ses pierres assemblées, le muret aurait dû normalement constituer une limite à la progression du feu. Il n'en est rien apparemment. Le muret en effet, long d'une dizaine de mètres, n'empêche aucunement les flammes de se propager à l'arbre qui se trouve à proximité. Les flammes ont sauté, la catastrophe est imminente. Cela pourrait donner raison aux trois enfants émus qui, face au feu menaçant, lèvent les bras au ciel. La partie plus haute du feu pourrait en effet gagner l'arbre tout entier et bien d'autres choses encore.

Le regard toujours inquiet

Un personnage adulte, non remarqué jusque-là, reste assis à l'autre extrémité de la grande table, tête tournée vers le feu sans en être particulièrement ému. Son regard interroge quatre bouteilles vides jonchant le sol. Sur la grande nappe blanche se détachent des verres pleins d'un liquide rouge. Ce ne peut être du vin car à cet âge on boirait plutôt du sirop de grenadine ou du jus de fraise. Un enfant, le plus grand d'entre eux, tient une bouteille renversée de sa main gauche, au bout de son bras, le long du corps. Que veut-il en faire ? La jeter sur le feu ? Peu probable ! La végétation alentour paraît vraiment sèche, les taillis plutôt bruns. Les deux adultes semblent ne pas s'intéresser à la présence grandissante du feu qui ne serait selon eux, d'aucun danger pour les enfants. Peut-être que derrière ce muret un vigneron a-t-il voulu tout simplement brûler quelques herbes folles ? Il n'aurait pas imaginé un seul instant que le feu puisse être appelé aussi rapidement par les hautes branches séchées de l'arbre immense. Susciter tant de crainte, de joie, d'indifférence et d'interrogations, est tout de même un peu inconscient de sa part. Comment les adultes présents ont-ils pu laisser jeter des bouteilles au sol par les enfants et rester indifférents à ce feu ? L'inquiétude du regard ne cesse de croître.

GISELE PIERRA

AGNES PORTES

MARGERIDE

Filaments saupoudrés
Feu d'artifice blanc
Splendeur d'hiver

Explosion blanche
Millions de lumières
Arbuste incliné

*

Dressé vers le ciel
Scintillant de neige
Corail terrestre

Dressés sur la lande
Habillés de neige les arbres
Sentinelles de l'hiver

Sentier qui serpente
Cheminant côte à côte
Empreinte de nos pas

*

NUIT BLANCHE

Dans la nuit noire
Blancheur luminescente
Sphère parfaite

Pleine lune
À travers le branches
Éclaire le jardin

AGNES PORTES

JANINE RABAT

Histoire d'une feuille blanche

Je suis devant une feuille blanche
non je suis devant ma feuille blanche
les feuilles blanches sont différentes
elles nous offrent tant de blancs
 blanc mat brillant étincelant
 blanc doux velours
 blanc craie blanc lait
 blanc neige blanc glacier
 blanc gelée blanche
 blanc écume d'océan
 blanc fleur de printemps
elles nous offrent tant de blancs
 selon notre désir notre dessein
 selon notre humeur notre vigueur
 selon le moment l'instant

ma feuille blanche attend
comme un corps nu
qui attend un vêtement
elle attend que j'habille sa blancheur
 de toutes mes couleurs

pour le moment je vois tout en blanc

toutes les couleurs
s'entendent avec le blanc
mais toutes les couleurs
ne s'entendent pas toujours entre elles
il ne faut pas qu'elles se querellent
je ne peins pas les conflits
je cherche l'harmonie

je réfléchis longuement

ma feuille attend patiemment
j'imagine j'essaie
je choisis je décide
le vêtement est prêt

les couleurs sont posées frottées
estompées ou appuyées
guidées dans un voisinage délimité

ma feuille est effleurée caressée enveloppée
puis submergée successivement
par les vagues colorées
qui recouvrent définitivement
toute sa blancheur

désormais mon tableau est terminé
vous verrez le jeu des couleurs
mais vous ne verrez pas
le blanc de ma feuille blanche
ce blanc choisi
comme support de vie
de ce pastel

JANINE RABAT

Envol

J'irai là-bas, bien loin là-bas,
au pays des Blancs.
J'irai boire, bien loin là-bas,
à la source des Blancs.
C'est à la source
que l'eau est pure...
J'irai demander à l'Ours Blanc
ce qui l'engraisse et fait sa force.

J'irai sur la montagne où git l'ancêtre
de l'ours blanc.
J'en ai assez de traîner ma botte
dans la boue des routes de brousse.
J'irai là-bas, auprès des blancs,
forger la clé qui ferme ou brise les prisons.

KANIE ANOMA, EXTRAIT DE « LES EAUX DU COMOÉ »

JOSEPH RAMONEDA

Au cimetière de Port-Louis

Au cimetière de Port-Louis, les vagues lèchent les pieds des morts
Et quand parfois un cyclone surgit, la mer en furie ronge les os des corps.

Dans la nécropole de Port-Louis, de petites tombes en fer gris
Ou bien en rangées de lambis rappellent que la mort n'a pas d'amis.

Et sur le sable du cimetière, les crabes errent
Cherchant une pitance abondante et peu chère.

Au cimetière de Port-Louis, les tombes faites de carrelage
Noir, blanc, rose ou gris au soleil des tropiques rient.

Angélicide

Un soleil printanier jouait au firmament, embrasant les
cristaux blancs des nuages qui flottaient innocents. Le vert duvet des
arbres de sève se gonflait et déjà de petits fruits pointaient.

Un vent doux murmurait des paroles apaisantes, de celles
qui guérissent les âmes dolentes. Caché dans le feuillage épais un oiseau
appelait sa belle de ses ris pour qu'ensemble ils reproduisent la vie.

Et sous les ponts de la cité coulait, je m'en souviens, une
eau claire et musicienne. En théories, les voitures glissaient sur l'asphalte
gris sans bruit ni fumée, et les passants vaquaient leur cœur battant au
rythme du beau temps.

C'était un matin lumineux et joyeux. Un matin comme
tant de matins dans la courte saison de l'enfance.

Un matin où un angelot de six ans, beau comme un
chevreau tremblant et bêlant, est mort sous les coups de ses parents.

JOSEPH RAMONEDA

MARIE-AGNES SALEHZADA

Dans ce pays de brume

Je revoyais la Sologne
Le grand Meaulnes errant
Et ses émois adolescents

J'étais moi la brume
Ondoyante sur l'étang
Ses viviers et ses carpes

Bugey entre Rhône et Ain
Je me faisais langue de givre
Aux pourtours d'un marais
Caresse sur les ajoncs figés

Me remémorais les Dombes
Rouge de ses carrons
Leur mantille de brouillard
Les fermes bressanes
Le pisé des façades
Epis de maïs sur le séchoir
Les marnes et les coassements

Je perçois dans ce blanc laiteux
Le frôlement d'une biche
Le ballet des oiseaux
Je me souviens la Saône
Ses chemins de halage
A remonter son cours
Par cet épais manteau
Enveloppée de voiles

La maison de l'écluse
Qui s'éveillait au glissement des embarcations
Les engrenages de fonte, les vannes

Les péniches lourdement chargées
Pays de mon enfance
J'entends l'appel du clonk
A effrayer le silence
Et les barques silencieuses
Qui berçaient mon cœur pur

C'était un pays de brouillard
Lente condensation,
Les gouttes ruisselaient
Le long des carreaux opaques
La nature se taisait
Seul le cœur bruissait

C'était une autre enfance
Berceau d'années soixante
Nimbée d'imaginaire
Dont les échos d'un monde tourmenté
Nous parvenaient avec un amorti feutré

MARIE-AGNES SALEHZADA

FABIENNE SCHNEIDER

banquet - en bande on y bouffe une esbroufante becquetance:

Pastis aux pistaches;

Avocat à la vodka (ou Soupe aux pousses, potage
où patauger);

Saumon en monceau (ou Quenelles à la cannelle);

Steak tchèque (ou Rôt de rat au riz, mets maori);

Macaronis aux macarons;

Sorbet serbe;

Marcassin au marasquin (ou Beau veau) ;

Champignons au Champagne (ou Crêpes aux cèpes);

Forts fromages de fermage;

Pure purée de poires purpurines;

Raisins rincés;

Café fécal;

Liqueurs reliques.

10 ou 20 vins divins

*MICHEL LEIRIS, LANGAGE TANGAGE OU CE QUE LES MOTS ME
DISENT, L'IMAGINAIRE / GALLIMARD.*

*

DIVISÉ

Le verre

que le vin coupe à mi-hauteur quand une main parcimonieuse
ne l'emplit pas jusqu'à ras bord,

le pain

attaqué droit ou en biseau par le couteau qui fend aussi
le fruit , nord et sud de saveur,

la chevelure

que scinde en deux masses divergentes le récif mobile
du peigne dressé parallèlement au courant,

l'huître
et sa double valve,

l'oiseau
et la bipartition symétrique de ses ailes

ressemblent au couple alternativement séparé et uni
des deux lèvres,
entre lesquelles s'immisce une mince faille,

image du vide grandissant
qui mon cœur et moi nous sépare.

*MICHEL LEIRIS, HAUT MAL SUIVI D'AUTRES LANCERS, POESIE /
GALLIMARD*

DEUX TEXTES NON LUS

La salle-de-bain de mes grands-parents à l'entrepôt de matériaux, Carpentras vers 1967

Ainsi m'apparaît-elle.

Une pièce immense et vide.

Ou presque : la longue baignoire blanche à pattes de lion le long du mur de gauche, un siège de toilettes tout au fond. Juste à côté, une pile considérable de journaux et d'imprimés.

Peut-être en entrant à droite un meuble de rangement, mais je ne revois pas exactement sa forme, un genre de placard bas ? Plus loin en suivant le mur une table à dessus de marbre est probable mais indistincte.

Ceci en revanche est parfaitement net :

Mamie a installé par terre sur un réchaud une écuelle de métal. La pièce est froide, on est en hiver ou en automne. Pourquoi ma sœur et moi sommes-nous là ? où sont passés nos parents ? Il fait froid et la pièce n'est pas chauffée. Mamie verse dans l'écuelle une certaine quantité d'un liquide à l'odeur particulière, puis sors de sa boîte une allumette : une flamme bleue s'élève au-dessus du zinc. Elle nous déshabille et nous lave dans la baignoire immense de cette pièce immense, la baignoire longue et blanche à pattes de lion. Un cube de savon jaune racorni et fendu à portée de main.

Tout ça se termine par une friction à l'eau de Cologne ambrée « Mont saint Michel », dans une serviette immaculée à pompons.

Papa et Catherine dans la salle-de-bain d'en haut, Le Mans, vers 1968

C'est une toute petite pièce, qui contient une curieuse baignoire profonde et de format carré, dite « sabot », puis un lavabo, entre les deux la chaise percée de ma sœur aînée. Mon père l'assoit dessus et attend plusieurs minutes, fait couler de l'eau depuis sa timbale de plastique vert dans l'évier rempli d'eau pour stimuler l'envie. Mais ça ne vient pas. Elle rit.

Il la porte depuis son bureau où elle a son principal fauteuil, ici dans la partie haute de la maison, desservie par un couloir fermé au verrou pour ne pas être dérangé. Ma chambre est juste en face de la salle-de-bain et

juste à côté du bureau. J'entends tout. C'est moi qui porte les plateaux pour les repas.

Le verrou isole. Il rétrécit la maison, l'ampute d'une partie de l'étage. A la mort de ma sœur, la maison s'agrandit.

La salle-de-bain est étroite. Mon père appelle ma mère pour venir l'aider. Il y a des cris. Catherine crie aussi. Ça se termine en dispute, souvent.

Ensuite mon père essaie de masser les membres raidis, les pieds recroquevillés, de sœur aînée. Elle n'aime pas trop ça et elle crie encore pour qu'il arrête.

Je suis à côté.

Elle crie et il crie. Je n'aime pas qu'il se fâche, qu'il arrive à table avec son visage fermé.

Mais finalement tout cela est pour moi non pas injuste ni cruel, mais entièrement *normal*.

Les parents dans la salle-de-bain du bas,

Le Mans, fin des années 70

Celle-là, c'est tout différent.

C'est la salle-de-bain des parents, leur lieu intime. Ils s'y retrouvent souvent le matin.

Si on a besoin d'entrer – impossible : verrou, voix grondeuses, gloussements, bruits d'eau.

C'est la salle-de-bain heureuse. La salle-de-bain de la sexualité parfaite, triomphante, du désir qui répare tout. Tête passée par la porte : on ne peut pas être tranquilles cinq minutes ?

Des aménagements particuliers : un meuble à tiroirs peint en bleu canard, fabriqué par mon père avec tous les médicaments, classés par catégorie. Un placard bricolé qui sert de penderie. Ses portes aimantées font un bruit spécial quand on les ferme, je l'entends comme si c'était hier. Ponk. Et ça remonte encore : le pied sur la baignoire, ma mère attache sa chaussure un matin de février. Elle est pressée, ils doivent partir en urgence à l'hôpital. Sœur aînée est mourante, une occlusion intestinale due à la sclérose de tous ses organes, tout au long de ces années. Les parents disent non à l'opération. Elle aura vécu 14 ans.

Mon père un jour me parle là, dans l'entrebâillement de la porte. Il dit des choses inoubliables que j'ai oubliées. Mais ce moment est là. Seulement une phrase est restée : « Qui veut faire l'ange fait quelquefois la bête. »

Dans la salle-de-bain allemande

vers 1975

Les intérieurs en peinture sont toujours des pensées, des rêves.
Ils flottent dans notre imaginaire. Une fenêtre. Une porte. Le ciel par la
fenêtre. La cour ou le jardin par cette porte.

Dans l'image-souvenir c'est autre chose. Il y a un noyau dur de la
sensation. Quelque chose est resté enfoncé, imprimé. Quelque chose de
très précis.

Dans cette salle de bain allemande, c'est l'atmosphère un peu étrange
donnée par cette ambiance de confort spécial et la moquette très épaisse
sous les pieds.

C'est aussi l'étrange siège blanc, plus large que les nôtres, rectangulaire
de forme, mais surtout

... avec ce replat du fond, qui recueille nos déjections et les rend bien
visibles, examinables.

Après quoi chasser ça d'eau.

C'est une impression bizarre et désagréable ; je préférerais qu'elles s'en
aillent ailleurs, le plus rapidement possible. Mais il faut supporter de les
voir ainsi, servies sur un plateau, les pieds dans la moquette. Fascinée.

ANNE BELIN

Souvenir des Vosges

La neige que tasse chacun de ses pas répond par un curieux
grognement à son cœur.

Il cogne fort son cœur, dans sa poitrine.

Surtout ne pas traîner, surtout ne pas glisser car la nuit dans la vallée
approche en silence.

*- Qu'il est donc rigolo avec son fagot plus gros que lui
et son bonnet rouge à pompon
et son chien noir à la queue en trompette !*

L'homme bénit le fardeau qui lui brise l'épaule. Amélie sera contente. Il la voit devant l'âtre, humble et déterminée, sauvant les dernières braises sous la cendre. Quand il arrivera, le feu vif jaillira de nouveau et montera vers le ciel la fumée du foyer.

- A gauche il y a un joli petit village, après un petit pont.

A droite il y a la forêt et ses sapins verts.

Au fond il y a les montagnes blanches et grises...

Il n'en finit pas, ce chemin...

Heureusement Jeannot a sa lourde cape de drap et son bonnet de laine.

Amélie a bien garni de bonne paille ses galoches de bon cuir.

Vents qui mordent, grésil qui mitraille, vous avez beau souffler,

Flambeau lui ouvrant la voie, le montagnard garde le pas.

- C'est joli, ces flocons.

Youpi, encore, encore !

Ils volent en belles spirales avant de retomber sur le clocher, sur les sapins.

Le bonhomme et son fagot sont tout enfarinés, le chien aussi, Youpi !

Jeannot ne faiblit pas. La tourmente est passée, il poursuit son chemin dans la poudreuse et les congères.

Il voit maintenant la Place et son vieil orme qui lève vers le ciel ses bras maigres et nus

et le clocher, tout blanc, haut jusqu'au firmament.

Peut-être entrevoit-il, au-delà de la coupole de cristal deux petits yeux,

Deux petits yeux que gagne le sommeil...

De sa main, doucement, l'enfant secoue encore

Le joli globe transparent

Et les derniers flocons bien sages maintenant

Bercent son rêve qui voltige.

MICHEL TURIEL

Le troisième Buffet Poétique, également musical, a réuni une trentaine de poètes et un musicien au handpan, sur le thème BLANC. Blanc neige, blanche colombe, blanc ciel, blanche nappe, blanc velours, blancs becs, blancs de peur, blancs de peau, or blanc, blanc néant, monde blanc, blanc les draps, blanc gris, blanc couleur, blanc chemin, robe blanche, blanc de blanc, blanc total, le trou blanc, blanc de ton cœur, blanc-éclair, fétiche blanc, fourrure blanche, chat blanc, feu d'artifice blanc, explosion blanche, nuit blanche, blancheur luminescente, feuille blanche, blanc mat, blanc doux, blanc craie, blanc gelée, blanc écume, blanc fleur de printemps, ours blanc, blanc des nuages, blanc laiteux, baignoire blanche, siège blanc, montagnes blanches, blanc matière, l'ail du blanc, le noir du blanc, blanc total, l'entablement des blancs... Blanc non seulement couleur, mais aussi matière, vie, jaillissement. Le handpan, blanc musical, a joint sa voix à celle des mots, en accompagnement des textes ou en dialogue avec les poètes. Les dernières parutions d'Encres Vives étaient en exposition, et plus de 20 recueils ont été distribués à cette occasion. Il a été décidé d'organiser le prochain Buffet Poétique le 14 février, jour de la Saint-Valentin, et choisi en conséquence le thème L'AMOUR.

N° 3 / décembre 2024